

« Expliquer avec des mots de ce monde/ que m'a quitté un bateau qui m'emporte » 1

Dans le cadre de sa bourse au TAMAT, Natalia Blanch s'est concentrée sur le fil crocheté. Elle noue, teint le fil, puis compose des ouvrages dans lesquels elle incruste ou brode des poèmes, des mots. En écho à cette pratique, elle reproduit à l'encre de Chine, dans des dessins très épurés, des fragments de ses ouvrages crochetés. Quelques photos se mêlent parfois au travail et le tout dialogue librement.

Le travail du crochet est lent et patient, entre ses mailles le temps s'immobilise. Le fil happe les heures, les jours, et les emprisonne au cœur de son ouvrage. Le crochet révèle les vides, les riens, les silences. C'est dans ces vides que naît son travail. C'est dans les absences qu'il résonne.

Dans ces vides, ces absences planent une immobilité tranquille, une certaine légèreté cristalline. Mais gronde aussi le murmure des tragédies humaines, celles qui hantent l'humanité toute entière et celles qu'avec pudeur on tient cachées, mais qui dans le silence nous tourmentent.

En crochétant le fil, Natalia Blanch brouille les pistes. Elle ensevelit ses mots dans une trame dont on peine à lire le sens. Elle dissimule les phrases qu'elle tisse au sein même de son ouvrage. Obligeant par là le spectateur à manipuler son travail jusqu'à le forcer à parler. C'est parfois à la lumière que se révèlent les mots enfouis. Ou, si les lettres qui composent le poème se sont muées en traits, signes, traces, c'est alors librement qu'il nous faut le recomposer, voire le réinventer.

Tout est geste dans son travail; les mains qui s'agitent autour du crochet, les manipulations qu'il nous faut ensuite faire pour voir apparaître les mots qu'il dissimule, mais également ses dessins tracés à l'encre de Chine noire, qui existent à travers le mouvement qui les a fait naître. Car ces dessins semblent comme nés du vide, tirés, arrachés au silence. Leurs contours sont flous, s'effacent, se diluent dans la blancheur dont ils s'extraient et qui semble prête à les ravalier.

Ces dessins sont comme des traces fragmentaires des ouvrages de mailles; traces peut-être délavées par l'eau, la lumière ou le temps. A moins que ce ne soit l'ouvrage lui-même qui se soit vu pris dans un mouvement de décomposition que seule l'encre de Chine a pu saisir fugacement avant sa disparition.

Si les dessins semblent au premier regard figuratifs, très vite ils ouvrent d'autres portes qui nous amènent bien au-delà du travail lui-même. C'est que le fil ici est traité de telle façon qu'il en devient abstrait. Et que derrière la surface du dessin se déploie une profondeur insoupçonnée dans laquelle on se retrouve happé. On sent alors résonner en nous des questions sur le passage du temps, sur la fragilité du souffle, sur la fausseté des apparences, sur la beauté de l'instant.

Son travail est un dialogue permanent entre la surface des images, des supports, et la profondeur qu'ils recèlent. Telle cette photo d'une mer à la surface miroitante qui peu à peu rend l'écho des abysses qu'elle dissimule et des multiples migrants qui s'y sont engloutis.

C'est dans l'accumulation des pièces; mailles, dessins, photos, poèmes, que le travail prend corps, qu'on peut sentir les liens, les fils imaginaires se tisser. On sent alors le travail dévoiler sa densité profonde et laisser résonner en nous quelques-uns de ses multiples sens cachés.

Sybille Cornet

1. *Arbre de Diane*, Alejandra Pizarnik., traduction Jacques Ancet, Ypsilon éditeur, 2014, p.25